



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
Robe de Côté-pali, Chapeau de Crêpe orné de Marabouts, Schal de Blonde.



PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	pour trois mois.....	9 fr.
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

ON ne parle plus du célèbre animal que la générosité du pacha d'Égypte a envoyé sur nos bords : son image reproduite chez tous les marchands d'estampes, sa longue encolure modelée en carton par les vendeurs de jouets d'enfants, les modes adoptées aussitôt après son arrivée, tout a

épuisé en un instant la curiosité publique. On aurait pu croire que les Osages jouiraient d'une semblable illustration, et que, remplaçant la girafe dans l'attention publique, ils la remplaceraient aussi dans sa gloire : ne devait-on pas croire aussi que si un seul animal étranger avait fait tant de bruit, six hommes, six Indiens, six princes allaient contraindre la renommée à faire entendre ses cent voix, et que de six mois il ne serait plus question sur les places publiques, dans les théâtres, dans les magasins de modes, dans les salons, partout en un mot, que *du gros et du petit soldat*, *du prince noir* et *du chef Indien*. Mais voyez la bizarrerie des hommes ! les Osages voient déjà le devant de leur hôtel désert ; pour eux les ciseaux des artistes ne s'exercent plus, les pinceaux du peintre ont cessé de parcourir la toile, les crayons du lithographe se sont arrêtés ; ils passent presque inaperçus dans les rues, et bientôt on ne remarquera pas plus leur présence que celle de ces Turcs de Versailles ou de St.-Germain, qui nous vendent des cosmétiques au Palais-Royal ou sur les boulevards. La mode a aussi déserté ces nouveaux venus qui ne lui fournissaient ni couleurs agréables, ni poses gracieuses, ni attitudes élégantes. Nous avons annoncé tout ce que les Indiens avaient inspiré, et nous pouvons prédire que leur séjour ne donnera lieu à aucune invention nouvelle, à aucune couleur, à aucune étoffe qui mérite les honneurs de la mode ou les faveurs de la considération publique.

— Parmi les plus jolies inventions de la mode, nous pouvons citer aujourd'hui les broderies en plumes sur tulle. Ces broderies, faites avec une délicatesse et un goût admirables, peuvent réunir sur une seule robe la dépouille de plusieurs centaines de petits oiseaux. Nous citerons celle exposée dans cet instant au Louvre ; elle est brodée en colonnes nuancées en vingt couleurs. Ces colonnes retiennent une superbe guirlande posée en festons, et les plumes, formant un peu bosse par la manière dont elles sont cousues, présentent un travail qui semble tout aérien.

— On commence à voir quelques chapeaux en gros de Naples remplacer les légères pailles de riz. C'est ainsi que chaque année nous voyons des modes se placer intermédiaires entre celles d'été et celles d'hiver, et nous préparer

aux costumes de la nouvelle saison. Les robes en gros de Naples se multiplient aussi aux promenades. Les popelines même ont déjà été portées par quelques élégantes frileuses.

— Le point d'Angleterre est la dentelle le plus à la mode aujourd'hui. Point de corbeille de noces de bon ton où il ne se trouve quelques pièces de ce travail si léger et si riche ; point de jeune mariée élégante qui puisse paraître au déjeuner de famille sans avoir sur sa tête un bonnet de point, dont la valeur peut être de trois à quatre mille francs. C'était le prix de celui qu'on nous a offert dernièrement pour servir de modèle dans nos gravures.

— Plusieurs chapeaux de crêpe sont doublés d'une haute blonde, qui forme éventail sous la passe ; les mentonnières alors sont aussi garnies de blonde ; elles forment un accompagnement tout-à-fait gracieux à la physionomie.

— Le plus nouveau modèle de bracelets présente des coquilles d'or courbées les unes sur les autres, et qui entourent le bras en se rejoignant sous un ressort invisible. On porte aussi de larges bracelets d'or mat tout unis, qui semblent un lingot d'or qui entoure le bras, et que l'on trouverait affreux s'ils n'étaient pas à la mode.

— Les ceintures à dessins grecs sont toujours en vogue ; plusieurs ont de longs bouts terminés par un gland, qui s'échappent sous la boucle et tombent jusqu'aux genoux.

— On voit beaucoup de schalls en barège blanc, à larges bords en couleur ; les plus jolis sont rayés vert roseau et noir.

— La mode des bottines durera autant que l'été ; on en porte en gros de Naples à carreaux dans les toilettes habillées, toujours en toile écrue ou autres étoffes grises pour les négligés.

LA FOLLE DE BERLIN.

J'étais appuyé contre un des piliers d'une des principales églises de Berlin, et je contemplais les formes hardies de son architecture gothique, lorsque je vis une femme jeune, encore belle, mais pâle comme la mort, qui se dirigeait vers moi. Une vieille domestique s'efforçait en vain de la détourner ; je fis quelques pas à sa rencontre : *Ah ! ils sont donc deux*, cria-t-elle, et elle tomba sans connaissance. J'aidai la vieille suivante à la transporter dans une maison voisine, et

après lui avoir prodigué tous les soins nécessaires, on me donna sur cette intéressante et malheureuse créature les détails suivans :

Le comte de P. servait en 1814 dans l'armée prussienne. Issu d'une famille noble, il était riche, aimable et brave à l'excès; il devint éperdument amoureux de la jeune personne que cette anecdote concerne; elle avait alors dix-huit ans, était belle, douce et née avec une sensibilité extrême. Son amant, dans l'âge vainqueur de vingt-cinq ans, était aimé autant qu'il aimait; le jour qui devait les rendre heureux était arrêté, c'était le 1^{er} juin 1815.

Mais dans ce moment se formait sur la France un orage qui devait troubler la paix dont l'Europe venait de jouir. Les troupes prussiennes sont mises en mouvement, et le régiment de la garde royale, auquel appartenait le comte de P., reçut à dix heures du soir l'ordre de partir pour la Belgique. Sa fiancée était alors au château de sa famille, à quatre lieues de Berlin: le comte dut partir sans la voir; il lui écrivit du premier endroit où il s'arrêta qu'il lui était impossible de vivre sans elle, qu'il la priait de le suivre incessamment, et que leur mariage se concluerait en Belgique. L'officier manda, en même tems, au frère de la demoiselle de plaider sa cause près de ses parens; mais il avait déjà pour lui le plus éloquent de tous les avocats, l'amour!... La jeune personne obtint de partir accompagnée par son frère et la mère de son amant. Jamais le sable de la Prusse n'a paru si pesant qu'à cette charmante fille; mais enfin le voyage finit, et elle arriva à la petite ville autour de laquelle était cantonné le régiment du jeune comte : c'était le matin du 30 mai 1815. « Jamais, me dit en pleurant sa vieille domestique, mes yeux n'ont vu de femme plus jolie qu'elle; l'exercice du voyage avait ajouté à l'éclat de son teint, et ses yeux peignaient ce qui se passait dans son cœur. Mais, ô perspectives humaines, que vous êtes trompeuses! que le moment de la félicité touche souvent au malheur! La voiture est arrêtée dans la rue pour laisser passer des soldats qui, s'avancant à pas lents, portaient dans leurs bras un officier blessé. Le tendre cœur de la jeune personne était touché de ce spectacle; elle ne soupçonnait guère que ce fût son amant.

» Quoique les hostilités ne fussent pas rompues, un officier français était venu aux avant-postes provoquer les officiers prussiens; le jeune comte brûlant de se distinguer accepte le défi, et tombe bientôt frappé d'un coup mortel.

» Peindre la situation de cette fille infortunée serait insulter au cœur et à l'imagination de tout lecteur sensible. Son amant est placé dans un lit, sa mère est à ses pieds, sa maîtresse lui tient la main : « O Charlotte !... » s'écrie-t-il en ouvrant un œil mourant. Il voulait parler; mais sa voix est rompue : il fond en larmes. Son accent avait brisé le cœur de sa maîtresse; elle perd la raison pour ne la plus recouvrer. « Non, je ne te survivrai pas, » dit-elle en se saisissant d'une épée. On la désarme, et l'officier, près d'expirer, fait signe avec la main qu'on l'approche de lui. Quand elle vint, il lui serre le bras, et, après deux pénibles efforts pour parler, il lui dit avec un sanglot : « Vis, ma Charlotte, pour consoler ma mère. » Et il expire; ô malheur! et jamais ma pauvre maîtresse n'a recouvré les facultés de son esprit. Quelques ressemblances qui existent entre vous et l'amant qu'elle pleure ont sans doute causé l'événement qui vous a conduit ici. »

M É L A N G E S.

— L'affaire de l'Opéra-Comique est arrangée; l'intervention des auteurs dramatiques a aplani toutes les difficultés. Tous les sociétaires reprennent leurs droits, leur emploi et leur titre; ils y trouvent leur profit et le public aussi. Peut-on dire que qui que ce soit y perde? Il faut rendre grâce à l'autorité qui, avertie d'une erreur qu'elle avait commise, s'est empressée de la réparer. Il restera de cette affaire un excellent Mémoire de M^e Dupin jeune, à qui ce travail a mérité ses entrées à vie à la Comédie-Française.

— On annonce pour aujourd'hui l'ouverture du Théâtre Anglais. Les prospectus répandus dans le public promettent au moins 72 représentations; c'est une longue suite de plaisirs curieux et de réunions intéressantes. Déjà les amateurs se remettent à lire les chefs-d'œuvre du théâtre anglais qui doivent être représentés, et le professeur Robertson ouvre des cours où il doit les expliquer publiquement.

—La première affaire pour un théâtre est de réussir; aussi l'Odéon s'est-il empressé de représenter une bonne comédie, dont M. Merville vient d'enrichir son répertoire; cette comédie s'appelle aussi *la Première Affaire*: l'action roule sur un duel, et présente tour à tour un intérêt entraînant et de la gaieté de bon aloi. On a reconnu l'auteur de *la Famille Glinet* et des *Deux Anglais*. Quelques jours auparavant la première représentation de cette comédie, M. Merville avait été couronné à l'Académie Française, comme auteur de l'ouvrage le plus utile aux mœurs. Les suffrages du premier corps littéraire de l'Europe, et ceux d'un parterre éclairé, ne sont-ce pas là de bien douces récompenses des travaux de l'homme de lettres?

—M. de Kock fait à la fois de jolies pièces de théâtre et d'agréables romans; ces derniers ouvrages eux-mêmes ne sont pas perdus pour la scène: le Vaudeville vient de le prouver en donnant *la Laitière de Montfermeil*, vaudeville en 5 années, imité du roman du même nom. Succès complet.

—Bernard-Léon passe au Vaudeville comme directeur adjoint à M. de Guérchy; un bon acteur peut-il être un bon directeur? nous le saurons plus tard.

—Dernièrement, à l'Opéra, les Osages se sont mis à manger dans leur loge, comme s'ils eussent été dans leur chambre à manger, et le public d'applaudir à cette politesse indienne.

—Monrose est à Nantes où il jouait il y a 20 ans; est-il besoin de dire que la foule se porte à ses représentations?

—L'Angleterre a aussi sa girafe; on lui a fait prendre domicile dans le parc de Windsor. Cet animal, dans son pays natal, est habitué à se nourrir des feuilles et des rejetons des arbres; il a de la peine à changer de régime. La girafe d'Angleterre se repaît principalement de grains mélangés de froment, d'orge et de fèves moulus; elle ne boit que du lait nuit et jour: ce changement de nourriture vient surtout de la manière dont elle a été élevée. Etant tombée entre les mains des Arabes, qui n'avaient pas d'autres alimens à lui donner que du grain qu'ils transportent sur leurs chameaux, et pas d'autre boisson que le lait des femelles de ces animaux, elle s'y est si bien habituée,

qu'elle ne désire rien au-delà ; elle mange pourtant très-volontiers des fruits et les bouts des branches ; elle n'a que deux ans et demi, et a été donnée à Sa Majesté Britannique par le pacha d'Egypte, qui l'a reçue en présent du gouverneur du Sennaar.

— On vient d'achever la *Collection des Costumes des Peuples de la Grèce moderne*, composée de 30 planches lithographiées d'après les dessins originaux du baron de Srackelberg. Prix : en noir, 1 fr. chaque feuille ; en couleur, 2 fr. ; chez P. Marino, éditeur, rue Montmorency, n° 13. Si tous ceux qui s'intéressent à ce peuple héroïque achètent cet ouvrage, qui, à ce premier titre, joint celui d'une exactitude remarquable, la seconde édition ne se fera pas longtemps attendre.

— Les plus grands services que les sciences puissent rendre à l'humanité sont, sans contredit, renfermés dans l'art de la médecine, et nous ne pourrions sans remords taire aujourd'hui un nouveau produit de cette étude bienfaisante. Sans nous arroger le droit de juger du mérite d'un ouvrage si éloigné de nos attributions, nous croyons agir dans l'intérêt de la société en annonçant le *Nouveau Traité des diverses Maladies*, par le docteur Sat d'Eygallières, médecin de la faculté de Montpellier, membre de l'Athénée, etc. Son livre *, spécialement consacré aux femmes, contient, dans sa préface, des phrases que nous croyons devoir extraire, comme étant plus propres que tous nos discours à faire sentir le but de l'auteur, et apprécier l'esprit de bienveillance qui dirigea son travail :

« C'est pour vous que j'écris, jeunes femmes, dit l'auteur, c'est à vous que j'adresse cet ouvrage : puissiez-vous suivre mes conseils, ils contribueront à vous rendre la santé, le bonheur ; c'est la plus douce récompense que j'attends de mes veilles et de mes recherches. » Plus loin : « Mon ouvrage peut porter la consolation au sein des familles, en procurant la santé à une infortunée qui languit, et dont les charmes sont flétris par les souffrances ; mais il ne compte en sa faveur que la voix de l'hu-

* Chez l'auteur, rue Richelieu, n° 108 ; Dondey-Dupré, même rue, n° 47 bis, et chez les principaux libraires.

» nité, qui vous exhorte à la méditer, et la voix plus sé-
 » vère de l'expérience, qui tôt ou tard vous le comman-
 » dera. »

Après une semblable exhortation nous ne doutons point que toutes les femmes délicates ne s'empressent de rechercher l'ouvrage du docteur Sat d'Eygallières, et d'y étudier mille détails salutaires dont il nous est impossible de rendre compte dans notre feuille.

ANNONCE.

EAU SPIRITUEUSE, surnommée PHÉNOMÈNE, pour nourrir et fortifier la racine des cheveux, arrêter leur chute, les faire épaissir, croître, les préserver de blanchir et de se décolorer, même dans l'âge le plus avancé. Cette Eau, dont l'effet est si salutaire, est due à feu le savant M. Husson C***, pharmacien, aux lumières duquel nous devons encore le *Spécifique Phénix*, en si grand renom, tant en France que dans l'étranger, pour sa vertu de calmer de suite les douleurs aiguës causées par les cors, oignons, durillons et poireaux, même de ceux irrités par le pernicieux remède de jus d'ail; il les fait fondre en peu de jours, sans les sentir nullement. Son application ne gêne ni ne tache la chaussure, car l'emplâtre s'en fait très-mince et reste collé sur la peau comme de la cire. Ce Spécifique, loin d'être défendu, ainsi que des envieux de sa réputation en font courir le bruit, est incontestablement le seul qui soit reconnu avoir une entière et parfaite réussite, puisqu'il est le seul autorisé par S. E. Mgr. le Ministre de l'Intérieur, à qui en appartient exclusivement le droit. Il se vend 3 fr. le pot; le flacon de l'*Eau Phénomène*, 5 fr.; et la demi-bouteille, qui en contient plus de quatre, 15 fr. S'adresser au bureau même de Mme Ve Husson C***, rue Meslay, n° 30, et le parfumeur du Roi, rue St.-Honoré, n° 319. D'après le rapport publié, et l'épreuve que nous en avons faite sur nous-mêmes, quelques éloges que nous pourrions faire de ces deux spécifiques souverains, ils seraient toujours au-dessous de ceux qu'ils méritent, et Mme Ve Husson C*** ne doit craindre aucun concurrent. (*Affranchir.*)

Il se trouve un dépôt, au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2 L, près le passage de l'Opéra.

~~~~~  
 On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Petit-Courrier des Dames, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue St.-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

*A ce Numéro est jointe la Planche 496.*

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n° 46, au Marais.